

LA DIMENSION SOCIALE DU TRAVAIL

JEAN PAUL MONNE

Nous sommes invités à réfléchir dans cet atelier sur la dimension sociale du travail, toujours dans la perspective de la recherche de la sainteté. Le protagoniste est toujours l'homme qui travaille, mais cette fois-ci, dans ses relations avec la société à laquelle il appartient en vertu de liens familiaux, culturels et historiques, etc.

Je voudrais introduire mon exposé avec ces mots du Pape Jean Paul II au sujet de la société humaine, tirés de son Encyclique *Laborem exercens* :

Cette société, même si elle n'a pas encore pris la forme achevée d'une nation, est la grande "éducatrice" de tout homme, encore qu'indirectement (car chacun assume dans sa famille les éléments et les valeurs dont l'ensemble compose la culture d'une nation donnée) et elle est aussi une grande incarnation historique et sociale du travail de toutes les générations. Le résultat de tout cela est que l'homme lie son identité humaine la plus profonde à l'appartenance à sa nation, et qu'il voit aussi dans son travail un moyen d'accroître le bien commun élaboré avec ses compatriotes, en se rendant compte ainsi que, par ce moyen, le travail sert à multiplier le patrimoine de toute la famille humaine, de tous les hommes vivant dans le monde¹.

Tout en sachant que ni le temps ni la perspective choisie pour ce colloque nous permettent de pousser trop loin notre réflexion, il me semble nécessaire de rappeler les deux notions de société qui se présentent à nous, puisque la notion du travail en est profondément conditionnée.

Celle qui considère *l'individu comme un simple élément, une molécule de l'organisme social, de sorte que le bien de chacun est tout entier subordonné au fonctionnement du mécanisme économique et social²*. Dans cette vision de la société, l'homme est ainsi réduit à un ensemble de relations sociales, et *c'est alors que disparaît le concept de personne comme sujet autonome de décision morale qui construit l'ordre social par cette décision³*.

D'autre part, nous avons la doctrine qui fonde sa vision de la société sur une conception de la personne et de la société conforme à l'ordre moral. La société est pour la personne, au service de la personne, et non pas l'inverse. La raison d'être de toute société est d'aider l'homme à atteindre sa fin propre, Dieu, et par conséquent son vrai bonheur.

¹ Jean Paul II, *Laborem exercens*, 10.

² Jean Paul II, *Centesimus anno*, 13.

³ Jean Paul II, *Centesimus anno*, 13.

Si nous nous demandons d'où naît la différence entre ces deux conceptions tout à fait opposées, nous devons répondre que l'origine en est dans la négation ou l'affirmation de Dieu comme fondement et fin de l'ordre social. Comme Jean Paul II l'a souligné : *la négation de Dieu prive la personne de ses racines et, en conséquence, incite à réorganiser l'ordre social sans tenir compte de la dignité et de la responsabilité de la personne*⁴.

Dans l'enseignement du Bienheureux Josémaría, la doctrine sur le travail apparaît toujours située dans ce contexte : une perspective où la personne, quelle qu'elle soit, est le centre ; ou plutôt, le centre, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai Homme, à qui l'homme -tout homme, sans exception- est appelé à s'identifier, précisément dans et à travers ce travail. La société devient le cadre où le chrétien, toujours dans et avec son travail, accomplit la mission de conduire les hommes, ses semblables, et la création toute entière vers Dieu.

Les rapports entre le chrétien qui travaille et la société sont très vastes et difficilement abordables dans un court exposé. Je voudrais me limiter tout simplement à énoncer certains principes qui puissent orienter nos échanges et nous aider ensuite à dégager quelques conclusions susceptibles d'enrichir notre vision personnelle du travail.

1. Humainement, le travail est source de progrès, de civilisation et de bien-être.

Le niveau de richesse atteint par un pays est en priorité la somme de tous les efforts déployés dans le travail humain, indépendamment de facteurs exogènes qui peuvent annihiler ou réduire l'impact de cette richesse sur la société. Cette richesse nationale n'est pas seulement le résultat de la production des biens et services. C'est aussi la contribution qualitative à l'éducation, à la formation, à l'encadrement des jeunes et des moins jeunes, des mal portants, de l'effort de la femme au ménage, de l'artiste ou du poète, du balayeur de rue ou de l'homme politique engagé... Le développement auquel nous pensons, celui qui permet à l'homme de se réaliser de façon équilibrée, a pour fondement le travail, qui, seul, assure depuis l'origine des temps le progrès matériel de la société, la qualité du cadre de vie et les échanges entre cultures. Tout développement doit avoir donc son axe dans le travail comme principale source de richesse tant sur le plan matériel que sur le plan humain, culturel, etc.

Le monde se développe au rythme du travail de l'homme. Nous vivons aujourd'hui une ère où la phobie des indicateurs statistiques, que ce soit au plan économique, financier, socioculturel, démographique, etc., nous apporte chaque jour la preuve de la vitesse avec laquelle le monde se développe grâce au travail de l'homme. Tout va tellement vite... et ce qu'il est convenu d'appeler le progrès du savoir et de la qualité de vie, n'est que le résultat du travail humain.

⁴ Jean Paul II, *Laborem exercens*, 10.

Concrètement considéré, nous devons faire l'effort nécessaire pour appréhender sereinement les matières sur lesquelles s'exerce le travail humain, et faire en sorte que ce travail, qu'il soit manuel ou intellectuel nous permette d'être en parfaite communion avec le Créateur.

Dans l'enseignement de Josémaria Escriva, il apparaît avec clarté une vision toujours positive des réalités matérielles sur lesquelles s'exerce l'action de l'homme qui travaille et, par conséquent, une approche aussi toujours positive du travail lui-même. Le travail est le moyen qui actualise cette rencontre et qui permet à l'homme de purifier ce qui, dans le monde, est moins conforme aux desseins de Dieu. Mentionnons un texte parmi tant d'autres :

"C'est pourquoi je ne me lasserai pas de répéter que le monde est sanctifiable et que cette tâche nous revient spécialement, à nous chrétiens. Nous devons le purifier des occasions de péché par lesquelles nous l'enlaidissons, et l'offrir au Seigneur comme une hostie spirituelle présentée et rendue digne par la grâce de Dieu et par notre effort⁵."

Il n'y a pas, sous cet angle, un temps et un espace qui permettent à l'homme d'accomplir ses tâches professionnelles, pour le bien de la société ; et un autre temps, un autre espace, qui lui permettent d'être en relation avec le Créateur. Tout est propice pour nous élever vers Dieu, de façon verticale ; et, en même temps nous ouvrir à l'autre, de façon horizontale.

Le travail est beau et noble, parce qu'il nous donne l'occasion de répondre de façon précise à l'appel de Dieu et à l'attente de la société. Le travail seul situe raisonnablement l'individu dans la collectivité, le fait participer à la communion universelle, donne la vie au mot solidarité ; car c'est par le travail que l'homme prend conscience de l'interdépendance des hommes.

2. Les chrétiens ont le devoir de construire la cité temporelle, aussi bien pour un motif de charité envers tous les hommes qu'en vue de leur perfection personnelle.

Ainsi compris, le travail humain est, pour le chrétien, une véritable vocation sociale à dimension hautement spirituelle ; il n'y a pas de contradiction entre notre devoir d'assumer aussi totalement que nous le pouvons notre existence quotidienne dans cette vie si courte, si limitée et ce que la Foi nous oblige à professer et à vivre.

Josémaria Escriva insiste sur le fait que le chrétien est citoyen des deux cités. Il existe donc une harmonie entre l'autonomie de l'ordre temporel et la fidélité aux exigences de la Foi. Pas de tiraillement dans cette construction de la civilisation : la foi nous révèle avec plus de force la grandeur et la beauté des réalités humaines.

"La foi chrétienne, au contraire, nous pousse à voir le monde comme une création du Seigneur, à apprécier, par conséquent, tout ce qui est noble et tout ce qui est beau, à reconnaître la dignité de chaque personne, faite à l'image de Dieu, et à

⁵ Josémaria Escriva, *Quand le Christ passe*, 120.

admirer ce don très spécial de la liberté, qui nous rend maîtres de nos propres actes et capables, avec la grâce du Ciel, de construire notre destin éternel⁶."

En d'autres termes, la vie d'ici-bas est pour le chrétien un moyen de préparer celle de sa demeure définitive dans les cieux. Et ceci donne tout son sens au travail humain : c'est grâce à ce travail ordonné, fait dans un esprit de prière, comme une offrande à Dieu, qu'il découvre les merveilles que Dieu a créées pour lui et qu'il a la possibilité d'aimer l'homme. Le chrétien ne s'arrête pas dans ce progrès ou bien-être matériel. Grâce à son travail, il élève le monde vers Dieu et oriente toutes les réalités vers leur propre signification dans le plan de Dieu.

3. L'homme doit rendre les structures sociales objectivement saintes, et il y parvient en sanctifiant le travail.

Il est de plus en plus courant de voir des hommes et des femmes acharnés à longueur de journée à réaliser des tâches professionnelles exténuantes. Le travail se fait quelque fois avec gémissement, plaintes, bruits et vacarmes. D'autre fois, ce travail est transformé en arme puissante, destructrice de l'homme au plan moral et social ; parce que l'on aura usé de toutes sortes de malices, de méchancetés et de coups bas, pour gravir l'échelle sociale. Il faut avoir de l'ambition. C'est chose bonne ; pour soi-même, pour le bien de l'homme qu'on sert mieux, pour le progrès de la société... Mais le chrétien ne doit pas être une source de malheur pour l'autre. Il ne doit pas être cause de déchéance pour l'autre, créature de Dieu appelé lui aussi à vivre sa vocation humaine.

Le chrétien doit aider l'homme à grandir, avec charité et joie. Il faut regretter les situations qui exposent gratuitement autrui à la vindicte populaire au motif qu'il faut tout faire pour aller de l'avant. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas sanctionner avec justice. Mais, le chrétien, attentif à la vocation surnaturelle de l'homme, aura à se surpasser pour être sel et lumière autour de lui. Le Fondateur de l'Opus Dei rappelait souvent que la perfection surnaturelle du travail n'est pas quelque chose d'extérieur au travail, mais le travail lui-même dans la mesure où il réalise le plan de Dieu sur la création. Un travail qui ne perfectionne moralement la société où l'homme vit n'est pas un travail bien fait.

Pour que le travail soit ce moyen de perfection humaine et spirituelle, pour la personne qui travaille, et à travers elle, pour la société, il doit être au service de la vérité. Ceci exige l'effort pour acquérir des convictions profondes, fruit de l'étude et aussi de l'humilité. Le chrétien doit le réaliser en sachant conjuguer la fidélité la plus profonde au Magistère de l'Eglise, avec liberté et responsabilité personnelles, et le respect des convictions des autres.

⁶ Josémaría Escrivá, *Quand le Christ passe*, 99.

Etude et humilité : étude, pour certains, pour aller toujours vers des horizons nouveaux, actuels et en rapport avec le progrès du savoir ; et humilité pour assumer nos responsabilités que nous impose le travail, tout en permettant aux autres de s'exprimer, de s'épanouir et de vivre leurs convictions intimes.

4. Le travail humain comme témoignage apostolique : le devoir de donner le bon exemple et la cohérence chrétienne.

Le chrétien accomplit sa mission d'apôtre avant tout à travers le travail. Il n'y a pas de travail neutre : le travail exprime les convictions les plus profondes de la personne et contribue toujours à modeler la personnalité des autres.

La Foi doit briller dans le travail. Le chrétien s'efforce donc d'être cohérent dans son travail : cadre dynamique d'affirmation de sa foi et de sa compréhension de la parole du Christ vivant au milieu de nous. Le travail du chrétien doit rendre compte de ses convictions et de sa foi ; et donc de sa contribution, on l'a vu plus haut, au développement qualitatif de la société.

Cette réflexion de Josémaria Escriva sera toujours d'actualité, car le danger qu'elle évoque est et sera toujours à l'affût :

"Laïcisme. Neutralité. - Vieux mythes que l'on essaie toujours de rajeunir. As-tu pris la peine de penser à quel point il est absurde de dépouiller sa qualité de catholique, en entrant à l'université ou dans un groupement professionnel, à l'académie ou au parlement, comme on laisse un pardessus au vestiaire?"⁷

L'exemple, tout en étant indispensable, ne suffit pas. Le chrétien doit aussi agir. La vocation chrétienne est foncièrement apostolique. L'action apostolique est nécessaire, parmi d'autres raisons, parce que l'homme est solidaire des autres aussi en ce qui concerne sa destinée éternelle. Cette solidarité s'exprime avant tout par l'ouverture aux autres, par le dialogue qui nous tire de notre petit monde pour nous pousser à aller vers l'autre, par le souci d'aider, de contribuer au bonheur des autres. Cette ouverture aux autres et ce dialogue doivent refléter toujours la vérité, être des courroies de transmission d'un bien qui, de lui-même, tend toujours à se répandre.

Il est très difficile d'être triste au travail, violent dans ses propos, fermé au commerce avec ses pairs, égoïste dans le partage du talent ; et proclamer à la fois la vérité de l'évangile qui est avant tout pour le chrétien témoignage et affirmation de la Foi. Si le chrétien n'est pas disponible et ouvert aux autres dans le travail, il ne peut être solidaire du destin de ceux qu'il côtoie, là où Dieu l'a placé. C'est ici et maintenant, et nulle part ailleurs. Ne pensons pas qu'il faille des actions extraordinaires pour manifester cette solidarité. L'amitié sera toujours le cadre le plus approprié et le plus naturel.

"Ces propos glissés à point nommé dans l'oreille de l'ami qui hésite ; cette conversation capable de l'orienter, que tu as su provoquer opportunément ; ce con-

⁷ Josémaria Escriva, *Chemin*, 353.

seil qui améliorera son travail universitaire, et la discrète indiscretion qui te pousse à lui suggérer des horizons insoupçonnés de générosité..., tout cela, c'est "l'apostolat de la confiance" ⁸.

Ces mots de Josémaria Escriva d'une très grande portée et densité, peuvent bien servir de conclusion à notre réflexion :

"Le chrétien doit toujours être disposé à vivre avec tous, à donner à tous - par son amitié - la possibilité de s'approcher du Christ Jésus. Il doit se sacrifier avec joie pour tous, sans distinction, sans diviser les âmes en compartiments étanches et sans leur mettre des étiquettes comme à des marchandises ou à des insectes disséqués. Le chrétien ne peut se séparer des autres, sa vie serait misérable et égoïste. "Il doit se faire tout à tous, pour les sauver tous"⁹.

⁸ Josémaria Escriva, *Chemin*, 973.

⁹ Josémaria Escriva, *Quand le Christ passe*, 124.